

Je préfère terminer cette nomenclature par la description du boudoir de la bonne Mme Tallien, l'innovatrice des "perruques blondes", telle que nous l'a laissée le marquis de Parvy qui avait eu l'occasion de voir les appartements en allant solliciter auprès d'elle, en faveur de son père détenu à La Réole.

"Je crus, dit-il, entrer dans le boudoir des Muses, un piano entr'ouvert, une guitare sur un canapé, une guitare dans un coin, une table à dessin avec une miniature ébauchée — peut-être celle du patriote Tallien, — un secrétaire ouvert, rempli de papiers, de mémoires et de pétitions ; une bibliothèque dont les livres paraissaient en désordre, un métier à broder où était montée une étoffe de satin."

Comme on le voit, la célèbre thermidorienne, tout aussi bonne patriote que Théroigne, ne sentait pas le besoin de prouver son civisme par des décorations aussi sauvages.

FURETEUSE.

Lettres Inédites

Un journal français publiait il y a quelque temps, des lettres inédites de George Sand, Eugène Sue, Gérard de Nerval, Victor Hugo, et nous avons pensé que ces pages, si bien écrites, et de sentiments irréprochables, procureraient un quart d'heure de lecture agréable aux lecteurs du "Journal de Françoise".

Madame Ratazzi avait demandé à George Sand et à Eugène Sue leur opinion sur la publication des lettres de Lamennais. Ce sont les réponses qui sont publiées dans les deux premières lettres. On dirait, en lisant George Sand qu'elle avait déjà prévu qu'un jour viendrait où la curiosité du public chercherait le pourquoi de quelques énigmes....

"Croyez bien, écrivait Eugène Sue, un honnête homme ne rougit jamais de voir ses actions, ses pensées et ses opinions dévoilées ; ainsi, si la correspondance de Lamennais ou d'autres peuvent être utiles à la cause ou à vous-même, vous avez le

droit d'en faire part au public. Un homme dans notre position, un écrivain, ne s'abuse pas ; lorsqu'il écrit, il sait bien que, quelles que soient les promesses faites, ses lettres sont malheureusement des autographes, et que, dans vingt ou quarante ans, elles seront nécessairement livrées à la curiosité ou à la sympathie, par le fait même de la personne à qui elles ont été adressées, ou par ses héritiers. Vous le voyez bien par Balzac ; à chaque lettre intime qu'il vous a écrite, il mettait en tête : "Brûler", et vous obéissiez à cette injonction, tandis que toutes les autres ne portaient aucune mention ; il devinait le rôle possible, probable, qu'elles devaient jouer dans un temps plus ou moins éloigné.

Il est toutefois un cas où le silence le plus scrupuleux est exigé par les simples lois de la pudeur, c'est lorsque les lettres ont été adressées à la femme et non à l'écrivain. La femme de lettres est excusable toujours, louable souvent, quand elle cherche à faire connaître par sa correspondance un ami littéraire ou politique appartenant à son salon ; elle est blâmable et indélicate lorsqu'elle trouble le silence du cimetière par des révélations amoureuses.

La G... livrant lord Byron et ses soupirs un peu ridicules au public est blâmable. Mme Récamier pouvait publier tout ce qu'elle voulait sur Chateaubriand et personne n'avait le droit de le trouver mauvais. Il n'y a qu'un homme qu'une femme délicate ne doit pas étudier pour le public, c'est son amant. Toutes les fois que vous faites aimer davantage un homme en dévoilant un côté de sa vie, vous êtes dans la bonne voie. Celles, au contraire, où cet homme s'est montré sous un jour peu favorable ou qui sont propres à donner lieu à des interprétations fâcheuses sur sa conduite, il faut les détruire."

A son tour, George Sand écrivait : "Je crois et je persiste à croire qu'il faut prévoir certaines interprétations et changer certains mots... Je suis bien de l'avis de Sue que les morts continuent à nous aimer, mais nous leur devons encore plus qu'ils ne nous doivent, surtout à de tels morts, si outragés et si calomniés de leur vivant pour avoir aimé et voulu le bien. L'excellent Sue s'inquiétait des exigences de style de ses propres lettres et nous demandait de les revoir. Si Lamennais eût revu les siennes, il eût peut-être corrigé aussi. Enfin, je contredis encore notre pauvre Sue en ceci : c'est que nous devons nous attendre tous à

ne pas écrire une ligne qui ne soit montrée et publiée. J'avoue que cette pensée m'empêcherait d'écrire à qui que ce soit et qu'elle ne me vient que quand je m'adresse à des inconnus ou à des personnes que je n'estime pas beaucoup. Que mes lettres deviennent ce qu'elles pourront, je ne veux pas y songer. J'aime à me persuader que quand elles sont intimes, elles ne sortiront pas de l'intimité bienveillante."

Hélas ! en ce qui concerne "l'intimité bienveillante", ç'a été le grand public pris pour juge, — le grand grand public, qui d'ailleurs s'est très sagement récusé et n'a pas voulu porter de jugement sur les amours d'Elle et de Lui : il les a plaints tous les deux pour ce qu'ils ont dû souffrir en dépit de tout....

♦ ♦ ♦

Le même périodique publie d'autres lettres inédites de Victor Hugo, de Gérard de Nerval, de Goethe, et des vers d'Auguste Vacquerie et de Ponsard, dont ce nom jure à côté de ces romantiques.

Le pauvre Gérard de Nerval, dont la fin lamentable appelle une larme, qui a écrit de lui-même :

...Et quand vint le moment, où las de cette vie,
Un soir d'hiver enfin, l'âme lui fut ravie,
Il s'en alla disant : "Pourquoi suis-je venu" ?

Gérard de Nerval est représenté ici par une page délicieuse, d'une vivacité d'esprit qui était bien la sienne, si pittoresque, si émue et si tendre :

"Ne me donnez pas, chère fée bienfaisante, les beaux livres que vous m'avez promis pour mes étrennes : je les convoitais depuis bien longtemps, ces beaux volumes dorés sur tranche, cette édition unique ! Mais ils coûteront bien cher, et j'ai quelque chose de mieux à vous proposer : une bonne action. Je vous vois tressaillir de joie, ô la belle des bonnes, la bonne des belles, vous qui remplacez, par la charité silencieuse et infatigable, les joies que Dieu ne vous a pas données, les plaisirs d'amour dont vous êtes sevrée ; vous dont l'existence à la fois folle et austère est si vide, et dont le cœur est si chercheur. Eh bien ! voici, ma belle amie, de quoi l'occuper toute une semaine.

Rue Saint-Jacques, numéro 7, au cinquième étage, croupit, dans une affreuse misère, une misère sans nom, le père, la mère, sept enfants : sans travail, sans feu, sans pain, sans lumière : deux des enfants sont à moitié morts de faim. Un de